

**2002**

**N°7-1**

# SIX CADETS

## *Le journal qui ceint Malo*

Officieux organe(s)



### *Editorial*

Visages, couleurs, rythmes

Là-bas... Le terme n'est pas géographique. Il est de toutes les langues, immédiatement compréhensible pour tous. Le malentendant verra le grand geste du mot, le mal-voyant en entendra la sonorité. Le temps qui passe n'en altère ni la simplicité, ni l'exigence, ni même l'essence.

De là-bas vient celui qu'on accueille, ici avec du thé, là avec une poignée de main, ailleurs encore avec des phrases rassurantes et légères. De là-bas vient celui dont seul importe le nom que la vie lui aura donné. Riche de son voyage, riche du monde qui sur lui a laissé courir ses vents et ses marées, ses chaleurs et ses eaux, riche encore des rencontres que ses pas ont suscitées, riche enfin du partage de l'espace et du temps.

Que chacun s'en retourne dans toutes les directions, ce sera toujours *là-bas*. Car le nord n'est *nord* que si on invente le sud.

Là-bas... Le terme n'est pas géographique. Il est de toutes les langues, sur tous les visages, dans toutes les couleurs.

*Tristan Alleman*

D'Afrique et d'ailleurs  
au Festival *Etonnants Voyageurs*  
Saint-Malo, 18-20 mai 2002



© Photo Viviane Lièvre

### SOMMAIRE

- |                           |   |                               |
|---------------------------|---|-------------------------------|
| 2. Zoo et autre chronique | 6-7. Marieke et autre Flandre               | 11. Saint-Malo, mai 2002      |
| 3. Coffret                | 8-9. Feuilleton<br><i>Les Sombres Héros</i> | 12-13. Compostelle            |
| 4. Voix argentine         | 10. Carco                                   | 14-15. Le coin des linguistes |
| 5. Voix polonaises        |   | 16. Ame et phrases            |

*En vol : Le coin bricolage*

### LES FRÈRES PILS, COPAINS

Tristan Alleman  
6, rue Fernand Piron  
B-7011 GHLIN

Marylène Lallemand  
102, Chemin de la Nerthe  
F-13016 MARSEILLE

Marc Menu  
18, rue De Winter  
B-1160 BRUXELLES

Et aussi : <http://www.lesfrerespils.yucom.be> (l'adresse du site)

Et encore : [Talleman@yucom.be](mailto:Talleman@yucom.be) (l'i-mèle)

**Beer-Story**

Une semaine  
enfermé en Brasserie  
avec les Frères Pils

Coupon à renvoyer

## ZOO

**D**ans les livres d'enfants (ou pour enfants) (ou avec des enfants) (ou parlant d'enfants) (ou par les enfants), dans ces livres, les animaux ont des comportements pour le moins étranges. Il est là possible de rencontrer les associations animales les plus saugrenues. Ainsi, il n'est pas rare de constater qu'un chat a pour ours un chien. Ou l'inverse. C'est-à-dire qu'un chien a pour ours un chat. Ou l'inverse d'ailleurs. Qu'un ours a pour rat un lapin. Dans la famille Raton, Ratounet – le cadet de Tous Mes Soucis – se couche en serrant très fort son écureuil bleu contre lui. Il lui raconte des histoires de rhinocéros et de crocodiles, inspirées directement des aventures extraordinaires du Roi Bobard – cet éléphant bien connu des costumiers verts. La nature de la nature ne permet pas ce genre d'amitié et de relation entre les êtres vivants. Il n'est pas raisonnable d'imaginer qu'un lion puisse se fendre pour une antilope. C'est pourtant ce qui est arrivé dans le conte africain : « Ngoge n'tam bwé kwinoko lupopo ». On n'avait jamais vu ça, même de mémoire de Tarzan. A ce propos, les singes qui l'entourent sont en carton-patte. La moindre pluie – tropicale ou pas assez – suffit à les faire fondre comme beurre au soleil. Le Maître de la jungle se retrouve bien seul, alors, et Jane ne peut le consoler d'une tristesse qui coule comme un fleuve puissant. Mais, revenons à nos moutons, Marcel. Chiens et chats, disions-nous, ne s'entendent guerre. Certains albums pour la jeunesse n'hésitent pas à les associer dans des luttes sans merci contre les esprits du mâle, incarnés sans discontinuer par les girafes à longues queues et les serpents dring-dring. Ils gagnent toujours et à chaque fois et ne perdent jamais. Comme le Standard. Enfin presque. Ceci nous amène aisément à notre rouge conclusion. Prenez et mangez z'en tous, car ceci est mon corps et Mons Sang et ma bière, mais surtout, ne touchez pas à Bubulle – et encore moins à son nounours – une baleine en peluche (n'ai pas compris comment il avait réussi à la faire entrer dans son lit de bocal !). Quelle imagination, ces gosses...

*Tristan Alleman*

### *La chronique de Didier Melon*

*Il y a des dimanches haïssables comme ceux qui vous apprennent le décès d'un artiste qui a accompagné une partie de votre vie. Pierre Rapsat était de ceux-là et il nous a quittés bien trop tôt. C'est lorsqu'ils disparaissent qu'on se rend compte combien les artistes peuvent nous manquer.*

*Le dimanche en question, la radio me laisse coi. J'écoute une émission lui rendant hommage. Sanglots dans la voix et ton retenu bien compréhensibles. Les invités répètent tout le bien qu'ils pensaient de l'homme. Touchant.*

*Dans le même programme, on dit aussi que l'ami Pierrot est passé à côté du coche voire de la montre en or... Si seulement il avait pu avoir le succès escompté à Paris. Si seulement, la chance lui avait souri... Si seulement... Et cette partie de l'émission m'a mis terriblement mal à l'aise...*

*Je me demande souvent pourquoi nous sommes si timorés pour reconnaître la valeur de nos artistes. Qu'attendons nous pour les honorer ou simplement les considérer de leur vivant? Comment se fait-il que nous attendions l'approbation de la Ville Lumière pour leur dire "C'est un travail intéressant et je vais t'aider..."*

*Après son décès, Pierre Rapsat a vendu bien plus de disques que de son vivant. 45.000 exemplaires du dernier CD. Peut-on vraiment s'en réjouir maintenant qu'il n'est plus?*

## LA BOÎTE À ÉPINGLES

« Je frappe au numéro 1, je demande mademoiselle Angèle, la concierge me répond : mais quel métier fait-elle ? Elle fait des pantalons, des jupes et des jupons et des gilets d'flanelle... » Grâce à cette ritournelle j'ai retenu son nom : elle s'appelle mademoiselle Angèle. Elle est mon institutrice de quatrième primaire et j'ai neuf ans.

C'est l'époque où je suis fascinée par les missionnaires. Mademoiselle Angèle nous raconte leur vie toute vouée à Dieu et dévouée aux petits noirs analphabètes du Congo belge. Elle nous montre même quelques photos. Comble de bonheur, un vrai missionnaire va venir dans notre classe. Mademoiselle Angèle nous prépare à l'accueillir dignement, à nous montrer bien élevée et surtout à ne pas poser de questions idiotes.

Il est là, devant nous, le Père André ; il a une longue barbe noire et une chasuble blanche comme sur la photo. Il a apporté avec lui un petit attirail dont une boîte à épingles. Pendant au moins une heure il nous parle de sa vie là-bas, de notre chance à nous, nous avons d'ailleurs apporté une enveloppe pour les missions. Il m'impressionne et m'émeut terriblement, je suis comme dans un état second au moment où il remballage ses affaires pour aller chez les plus grands. Je pense que nous étions toutes dans cet état.

A peine parti nous voyons sur le bureau de Mademoiselle Angèle la boîte à épingles abandonnée par celui qui nous avait hypnotisés. « Qui veut bien porter la boîte en cinquième au Père André ? » Elle est troublée, notre institutrice, car normalement elle désigne elle-même une élève de confiance. A cet instant le miracle se produit : mon sang ne fait qu'un tour, en un éclair ma pensée s'emballage.

Tous les doigts se lèvent, tous les bras sont tendus vers l'avant, je ne vois plus que cela et j'entends crier : « Moi moizelle, moi moizelle. » Tous les doigts sauf le mien, tous les bras sauf le mien et pas un cri ne sort de ma bouche. Une conviction m'envahit, je dois sortir du troupeau, me décoller de la masse, me distinguer. Je reste assise sans bouger le dos bien droit, les bras croisés, les jambes jointes fixant mademoiselle Angèle, mon regard en dit long sur ma certitude. Et ce qui doit arriver arrive, elle me désigne, moi la *pas-bonne-élève*, pour la mission de confiance. L'incroyable devient réalité.

Moi, car c'est bien de moi qu'il s'agit, je me lève, calme, je jubile intérieurement. Tout se passe alors très vite : je prends la boîte, sors de la classe posément, dévale quatre à quatre l'escaliers, vole dans les couloirs. Escaliers et couloirs s'animent et résonnent au rythme de la boîte à épingles, mes pas dansent, ma jupe virevolte. Elle n'est plus la jupe d'uniforme sans faux pli qui réagit au "vous pouvez avancer". C'est la fête ! Déjà j'arrive à la porte des cinquièmes et redeviens l'élève docile, je frappe à la porte, j'entre au signal et dépose la boîte sur le bureau. Le Père André me regarde et me dit : « Tu es mon ange gardien. » Ses yeux, sa barbe si près de moi, ça fait guili-guili au fond de moi, il est beau, il est si beau, le Père André ! Bouleversée, je ressors comme si de rien n'était et retourne dans ma classe à la vitesse de l'éclair.

J'ai repris ma place... je suis assise... mais je suis ailleurs. A la récréation je serai au centre, mes amies diront "veinarde", elles me laisseront être la première à la marelle. Personne ne saura que j'ai ouvert la boîte et les épingles brillaient au soleil, qu'elles étaient encore plus belles qu'en classe, rien à voir avec celles qui sortent de la boîte de maman, c'étaient celles du Père André... Je suis au Congo avec les petits noirs et le Père André et son regard plein de tendresse...

« Tu rêves encore !!! » C'est la voix de mademoiselle Angèle, ses yeux noirs me regardent.

Quelle journée ! J'ai inventé un truc pour être choisie, je l'ai voulu très fort et j'ai été choisie. Cette histoire est une perle dans le paysage de mes neuf ans. une perle blanche, ronde et étincelante... avec, lovée en son sein, une hôte menaçant.

**Nadette**  
(Bernadette Jadot)

Textes de Verónica Botto

Traductions de Marc Menu

## **Natalia**

Natalia camina entre hielos finos, gruesos...  
Hielos donde un gigante largos pasos puede dar,  
Y otros donde dos hormigas juntas se caeran,  
En el agua fria y celeste, escurridiza y movediza.

Fue alli donde Juan jugo a morirse...  
Natalia juega a vivir ;  
En un hielo ardiente y encendido,  
Natalia juega a tener un hijo  
Juega sola pero convencida,  
Descarnada pero entregada  
Jugara a llamarlo Juan.

## **Nathalie**

*Nathalie marche entre glaces fragiles et épaisses  
Glaces où un géant pourrait faire de grands pas,  
D'autres où deux fourmis ne pourraient se croiser sans  
tomber  
Dans l'eau froide et bleue, glissante, mouvante.*

*C'est ici qu'un jour, Jean joua à mourir  
Nathalie, elle, joue à vivre,  
Sur une glace ardente et vive,  
Elle joue à avoir un fils  
Elle joue seule mais convaincue,  
Désincarnée mais confiante  
Elle jouera à l'appeler Jean.*

## **El Mar**

*Agua azul, calma y serena  
Ire a visitarte, pero no dejes que te acompañe eternamente*

*Conozco tus olas, tu bravía y tu acunar  
Pero no dejes que entregue mis armas y me una a ti*

*Me llama tu inmensidad, pero no dejes  
Que me lleve sin pensar  
Todavía soy joven y con cosas para andar*

*No permitas que abandone ahora  
Por mas que me sienta en una fosa*

*Dame tu bravía,  
Tu serenidad  
Tu calma,  
Pero no me invites aun a tu eternidad.*

## **La Mer**

Eau bleue, calme et tranquille  
J'irai te voir, mais ne me laisse pas t'accompagner  
éternellement

Je connais tes vagues, ta férocité et ton bercement  
Mais ne me laisse pas baisser les armes et m'unir à toi

Ton immensité m'appelle, mais ne me laisse pas  
Emporter sans une pensée  
Je suis toujours jeune et pleine de causes à suivre

Ne me permets pas d'abandonner maintenant  
Pour ne plus me sentir dans une impasse

Donne-moi ta bravoure,  
Ta sérénité  
Ta paix,  
Mais ne m'invite pas à ton éternité.

## **Un solo esfuerzo**

Un solo paso, no basta  
Una sola mano, no alcanza  
Una sola palabra no se escucha

La vida,  
Son miles de pasos  
Incontables manos  
Infinitas palabras

Quien crea que la vida  
Es solo un paso  
Una sola mano o una palabra  
No conoce aun la alegría de vivir.

## **Un seul effort**

*Un seul pas ne suffit pas  
Une seule main n'atteint rien  
Un seul mot, personne ne l'écoute*

*La vie  
Ce sont des milliers de pas  
Des mains innombrables  
Une infinité de mots*

*Celui qui croit que la vie  
Ce n'est qu'un pas  
Une seule main ou un seul mot  
Ne sait rien du bonheur de vivre.*

## Poèmes du Groupe Pôle Nord

traduits par Zofia Ladamirska

...jesteś jak płomień  
który chciałbym  
zgasić jak najszybciej  
zanim świeca  
wypali się do końca  
i twoje imię  
zostanie  
już tylko na kamiennej płycie...

*Jarosław Sosnowski*

...tu es comme une flamme  
que j'aimerais  
éteindre au plus vite  
avant que la bougie  
ne se consume  
avant que ton nom  
n'existe  
plus que sur une dalle.

N'essaie pas d'arrêter de rêver de moi  
parce qu'instantanément quelqu'un cesserait de rêver  
de toi.  
Et on n'existerait plus – Toi et Moi  
Et le monde tomberait en ruines dès cette seconde.

Lepiej nie próbuj przestawać o mnie śnić,  
Bo ktoś natychmiast przestałby śnić ciebie.  
I przetalibyśmy istnieć – ja i ty,  
A świat ten runąłby w jednej chwili.

*Piotr Gronek*

Je la touche doucement  
Elle se cache, terrifiée, s'enfuit  
Je l'apprivoise un jour, une semaine, un mois  
Chaque jour je la nourris de mes rêves  
Chaque jour je lui montre comme j'ai besoin d'elle  
Elle s'enhardit, observe les alentours  
déjà, à part les songes, elle dévore les jours  
Elle se blottit contre les ennemis, elle mord les amis  
toujours en alerte  
infatigable, aux aguets  
Ma peur.

*Tomasz Banasiewicz*

Mes mains  
usées avant d'avoir arraché les pavés  
d'avoir jeté de la terre  
moites de la sueur de corps inconnus

tu poses tes doigts  
sur mon visage fatigué

déliçates feuilles de basilic  
qui cachent l'horizon

Comme ce monde était  
terriblement énorme.

*Bartłomiej Bekas*

En référence

Poznańska Grupa Polarna : Poezja / Tomasz Banasiewicz, Bartłomiej Bekas, Piotr Gronek, Ruslan Kozynko, Jarosław Sosnowski. – Poznań : Megaron, 2000. – 90 p. – ISBN 83-911661-0-4

## Marieke

Elders moet het regenen.  
Hard en schuin,  
met al die wind.  
Hier blijven de wolken hangen  
aan de kerktoren.  
Donker grijs,  
over een donkergroene zee  
en deze strand van God vergeten  
- mijn thuis.

Drie stemmen,  
aan elkaar gebonden  
rond een lied van Jacques Brel.  
De woorden klinken bekend,  
en nog steeds even grijpend.  
De melodie - hernieuwd,  
gloeiend  
van sensualiteit.

Marieke danst in mijn ziel,  
weerspiegeling  
van drie meisjesstemmen.  
Geen lege strand meer,  
alleen die zaal vol mensen.  
Betoverend.

En daar,  
zo schoon en zo ontroerend,  
drie meisjes die zingen.

Ailleurs, il doit pleuvoir.  
Dru, en biais,  
avec tout ce vent.  
Ici, les nuages restent en suspens,  
accrochés au clocher.  
Gris sombre,  
au dessus d'une mer vert sombre  
et de cette plage oubliée de Dieu  
- mon chez moi.

Trois voix,  
entremêlées  
autour d'une chanson de Jacques Brel.  
Les paroles résonnent, familières,  
toujours aussi poignantes.  
La mélodie – revisitée,  
ruisselante  
de sensualité.

Marieke danse en mon âme,  
reflet  
de trois voix féminines.  
Plus de plage déserte,  
plus que cette salle comble.  
Envoûtée.

Et là,  
si belles et si émouvantes,  
trois jeunes femmes qui chantent.

*Marc*

(à Laïs)

Ce petit texte est venu tout seul, après avoir entendu les jeunes femmes du groupe « Laïs » interpréter sur scène leur version de « Marieke » de J. Brel... Petite trace d'un instant de magie...

Quant au dessin qui l'accompagne, ci-contre, il est de la plume d'Albert Yssackers (1899-1981), dessinateur de la Campine, qui habitait un village tout proche de celui d'Annelies, Jorunn et Nathalie.



*Albert Yssackers, 1964*

\*

fracas de cascade  
à chaque nouvelle vague  
roulant les galets

\*

le vol d'une aigrette  
au delà des argousiers  
le ciel fait silence

\*

à flanc de falaise  
le couple de goélands  
regarde la mer

\*

la vague s'en vient  
mourir au pied des galets  
une autre la suit

\*

fracas de cascade  
à chaque nouvelle vague  
roulant les galets

\*

les filets de pêche  
mis à sécher sur le quai  
dentelle de mer

Haïkus - Baie de Somme  
*Marc Menu*

## Les Sombres Héros

Jean-François Pottier

*Le récit qui va suivre, en plusieurs épisodes d'ailleurs – bonne idée, non, que ce feuilleton qui va tenir en haleine ses lecteurs pendant plus de deux ans... (mieux que Jules Verne soi-même !) – est avant tout une comédie racontant la suite des aventures de Blaze et Don Saluste, dans **La Folie des grandeurs**. Pour une meilleure compréhension, un bref résumé de ce film de Gérard Oury s'impose. Rappelons d'abord que Louis de Funès joue Don Saluste, Yves Montand est Blaze et Alice Sapritch la vieille Dona Juana. Cet élément est important, dans la mesure où l'écriture des dialogues repose sur l'interprétation supposée de ces acteurs, dont nous connaissons tous la personnalité, les mimiques et les talents de comédien.*

*Don Saluste est un grand d'Espagne. Ministre des Finances du Roi, il est déchu de ses fonctions du jour au lendemain par la Reine qui lui reproche d'avoir fait un enfant à une dame de compagnie. Ne pouvant supporter l'idée de devenir pauvre, Saluste élabore un plan diabolique : faire surprendre la Reine dans les bras d'un autre homme. Son neveu César refusant d'entrer dans la combine, il décide de faire passer Blaze, son valet, pour son neveu. La tâche sera d'autant moins difficile que Blaze est amoureux fou de la Reine. Ayant sauvé la vie du Roi, il lui est présenté par Saluste et reprend les fonctions de son "oncle". Proche du peuple, Blaze propose de nouvelles lois qui sont mal perçues par les aristocrates. Pendant ce temps, Saluste écrit une lettre au Roi, l'invitant dans une auberge où la Reine aurait rendez-vous avec son amant. Pour que tout soit parfait, Saluste envoie un perroquet (!!!) dire à la Reine, secrètement amoureuse de Blaze, que ce dernier lui donne rendez-vous à l'auberge précitée. Hélas le merveilleux volatile se trompe de chambre et va prévenir Dona Juana – elle-même éprise du même Blaze – qui accepte aussitôt l'invitation. S'ensuivent de magnifiques quiproquos dont Gérard Oury a le secret, qui se terminent par la "déportation" des deux héros, Saluste et Blaze, aux barbaresques, au cœur de l'immense désert. C'est en ces lieux que se retrouvent ces deux protagonistes pour la suite de leurs aventures...*

*Nous sommes en plein désert d'Afrique. sous une chaleur accablante, quelques personnes enchaînées font tourner une roue. Il semble que nous soyons devant des barbaresques. Nous avons donc fait un bond dans le temps. En nous approchant d'eux, nous pourrions remarquer qu'ils ne nous sont pas étrangers. Approchons-nous encore un peu et écoutons ce qu'ils disent...*

Don Saluste : On va pas moisir ici. Ce soir même nous demandons du papier et de quoi écrire. Blaze, vous suppliez le Roi de revenir au palais. Dans la foulée, vous lui annoncez que je suis prêt à reconnaître l'enfant, à assurer la subsistance de la mère et même à travailler honnêtement, comme valet s'il le faut.

Blaze : Hé ho, attendez là ! Vous oubliez que mon retour à Madrid est soumis à une condition : épouser Dona Juana. Mettez-vous à ma place, c'est pas possible.

DS : Faites valoir vos bons résultats en tant qu'ancien ministre. Ça fait trois ans que nous sommes ici à tourner en rond. Au moins, même marié à Dona Juana, vous serez libre.

B : Non, non, non ! Inutile d'insister. Je ne marcherai pas dans vos combines une deuxième fois.

DS : C'est ce que l'on va voir, Blaze, c'est ce que l'on va voir.

*Quelques semaines plus tard, au Palais Royal de Madrid.*

Valet : Une lettre d'Afrique pour le Roi.

Roi : Une lettre d'Afrique ? Don Eduardo, lisez-la et faites-moi un compte-rendu.

Don Eduardo : Majesté, cette lettre est signée d'une certain César qui dit avoir été votre ministre durant une année. Il implore votre Majesté de le reprendre à son service à titre exceptionnel et ce, sans conditions. Il accepte, en gage de son retour à Madrid, d'épouser Dona Juana, comme vous le lui aviez suggéré il y a trois ans. Une seconde lettre vient de Saluste. Voulez-vous que je vous en rende compte, Majesté ?

Roi : La fripouille ! Je l'avais oublié ! Que veut-il ?

DE : Il demande également une grâce à sa Majesté. Il demande pardon pour tous ses méfaits et accepte de reconnaître l'enfant de la dame de compagnie de sa Majesté la Reine. Il s'engage à assurer la subsistance de la mère, de même que celle de l'enfant et ce, par un travail honnête que sa Majesté lui dictera.

Roi : Je n'en crois pas un mot. Saluste est un menteur et un manipulateur. Pour César, j'y réfléchirai. Don Eduardo, vous pouvez disposer.

DE : Si Sa Majesté le permet, j'aimerais lui rappeler

que c'est bientôt son anniversaire et qu'à cette occasion, vous libérez chaque année quelques prisonniers. pourquoi ne pas les prendre à l'essai durant quelques mois ? Vous pourriez remettre César à son ancienne fonction. Quant à Saluste, il s'agit d'avoir l'œil pour ne pas réveiller les vieux démons qui sommeillent en lui.

Roi : Il est vrai que César n'était pas un mauvais ministre. Qui plus, Don Cristobal se fait vieux et il n'est plus très populaire. J'accepte leur retour à titre exceptionnel pour quelques mois de mise à l'essai. Occupez-vous de ça, Don Eduardo.

Don Saluste : Blaze, faites vos bagages. Nous rentrons à Madrid.

Blaze : Vous voyez bien, Monseigneur, qu'ils ne nous avaient pas oubliés. Et vous qui vouliez que je fasse une lettre.

DS : Je l'ai faite moi-même en signant à votre place, imbécile !

B : Holà, une minute ! Qu'est-ce que vous avez mis dans la lettre ?

DS : Rien, Blaze, rien. Dans quelques jours vous me remercirez. Vous allez revoir la Reine. Ca ne vaut pas un petit mensonge ?

B : Ce que je sais, c'est que je vais revoir Dona Juana.

DS : Oui, ça, évidemment, enfin... si elle vit toujours. Je vais redevenir riche, Blaze, grâce à vous.

Les autres des barbaresques : Et nous, Saluste, on vient aussi avec vous ?

DS : Comment ? Je ne comprends pas bien la question.

Les autres... : Vous avez bien compris, Saluste. Vous être vraiment le personnage le plus ignoble que la terre ait jamais porté. On vous aura, Saluste, on vous le jure.

DS : C'est ça, c'est ça, continuez à tourner convenablement en rond. (Aux officiers royaux) Messieurs, nous sommes à vous.

B : Allez, au revoir et ravi d'avoir fait votre connaissance. Et toutes nos excuses. A bientôt.

*A leur arrivée, Saluste et Blaze sont présentés au Roi devant les Grands d'Espagne.*

Messieurs, le Roi. Couvrez-vous !

Roi : Je suis heureux de retrouver ici de vieilles connaissances...

Don Saluste : Tout le plaisir est pour nous, Sire. Sa Majesté se porte-t-elle bien ? Et la petite infante, je suppose qu'elle a bien grandi. Toujours pas de galant ?

Roi : Silence, Saluste !

DS : Bien sûr, Majesté.

Roi : Si je vous ai graciés, c'est parce que mon anniversaire est proche et que vous n'êtes pas les pires criminels de ce Royaume. Bien sûr, cette liberté à un prix : demain, un convoi de cinq mille Ducats partira à destination de Montijo de la Sierra. Vous transporterez cet or vous-mêmes et, par souci de discrétion, sans escorte.

DS : Sa Majesté est trop bonne de nous honorer d'une telle confiance.

Roi : Quant à vous, César, je suis heureux de voir que vous êtes résolu à épouser Dona Juana qui vous attend fidèlement depuis trois ans. Nous célébrerons les noces dès votre retour de mission. Elle se fait déjà une joie de vous revoir.

Blaze : Joie ô combien partagée, Sire. Je suis moi-même très honoré de la revoir.

Roi : Saluste, si cette mission échoue, vous retournerez aux barbaresques pour le restant de vos jours.

DS : Ne vous faites aucun souci, Majesté. Je vous suis tout dévoué, Majesté.

Roi : Au fait, César, si cette mission se passe bien, je pourrais de nouveau faire appel à vos services. Après vos épousailles, bien entendu.

B : L'espoir de revenir au service de Votre Majesté me guidera à travers ces épreuves.

Roi : Rompez, maintenant. Demain, à sept heures, vous partirez pour Montijo de la Sierra.

DS : Mmmmm, je vous salue, Majesté. Mes respects, Majesté. Mmmmmmm...

*Toute la nuit, Saluste savoure son retour à la Puerta del Sol.*

Blaze : Monseigneur, il est deux heures du matin. on a de la route à faire. Arrêtez de tourner en rond. Qu'est-ce que vous manigancez ?

DS : Je fais quelque chose que vous ne saurez jamais faire, Blaze, je réfléchis. Depuis trois ans, Dieu sait ce qui s'est passé dans ce palais. La reine a peut-être un galant. Ca vaut beaucoup d'argent, ça.

B : Bon, Monseigneur, en voilà assez maintenant ! Je veux dormir un peu, moi.

DS : C'est qu'il est encore amoureux, le petit, hein ? Vous en faites pas, vous la reverrez, la Reine.

B : Ca suffit, oui ! Taisez-vous, vous dites n'importe quoi !

DS : Mais dites-moi, Blaze, c'est l'espoir de revenir au service du Roi qui vous fait monter la tête. Faites attention à ce que vous dites, Blaze, faites très attention...

*(A suivre...)*

## D'un Pils à l'autre

Sur un thème de Francis Carco

Les Pils sont fouineurs – c'est là leur moindre défaut. Il advint donc un jour que l'un d'eux, de passage chez son bouquiniste favori, y dénicha cet oiseau rare :

*Francis Carco, par Philippe Chabaneix (éd. Seghers, coll. Poètes d'Aujourd'hui)*

Il advint même qu'il le lût... Et que ce poème – troublante coïncidence – lui vînt aux yeux :

A Tristan

Tristan Derème, où est le temps  
De nos vingt ans,  
Le temps de ces belles années  
Qui semblaient n'être que printemps  
Et fleurs à nos cœurs étonnés ?

Depuis, l'hiver a neigé tant  
Et tant soufflé la bise née  
D'un ciel orné de cheminées,  
Que, sans ta Verdre Dorée,  
J'aurais beau faire et les pleurer,  
Ne renaîtraient pas nos vingt ans.

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, le poème fut revu, corrigé et revisité, puis détourné vers un autre Tristan :

A Tristan

Tristan le Pils, où est le temps  
De nos vingt ans,  
Le temps de ces belles années  
Qui semblaient n'être que printemps  
Et fleurs à nos cœurs étonnés ?

Depuis, l'hiver a neigé tant  
Et tant soufflé la bise née  
D'un ciel orné de cheminées,  
Que, sans un Coq et Deux Cadets,  
J'aurais beau faire et les pleurer,  
Ne renaîtraient pas nos vingt ans.

La réponse, on s'en doute, ne se fit point attendre :

A Marc

Oui, mon frère, le temps nous prend  
Et nos enfants  
Sont maintenant nos destinées,  
Mais loin de moi la belle idée  
De n'y pas voir d'autre printemps.

Je n'ai pas de regrets, autant  
En emporte (apporte...) le vent,  
Je ne veux pas me lamenter  
Car à bientôt deux fois vingt ans,  
Au matin, même enténébré,  
L'amour se fait, bien plus ardent !

Que nous inspire cet échange de vues ? Trois réflexions, à tout le moins...

1. Malgré tous leurs efforts pour nous faire croire le contraire, les Frères Pils sont toujours des copains ;
2. un Pils sur deux n'est qu'un plagiaire ;
3. heureusement, l'autre a du talent pour deux.



Viviane Lièvre – avec l'aimable autorisation de J.-Y. Loude

Cap Vert, Cap Vert  
ou aborder l'Afrique par l'étoile des mers  
par la voix du vent et des îles  
qui s'échelonnent en danse de vagues  
aux grands larges atlantiques

Cap Vert, cap des terres extrêmes  
avant l'alizé en fuite aux Amériques  
cap des terres déchiquetées  
en volcans habités

Cap Vert de toutes les couleurs  
de toutes les saveurs  
de toutes les musiques  
et de toutes les amours

Cap Vert perdu dans un regard  
dans une pensée sauvage  
et tendre à la fois

Cap vert cap ouvert  
aux frontières d'eaux et de feux  
soir d'hiver s'il fait froid  
s'en aller  
au Cap Vert

## Malouine

Afrique. Lavilliers en aurait fait un album complet. Michel Le Bris et ses amis en ont fait un festival de couleurs, de musiques, de sons, de passions, de grands éclats de rire, mais aussi de controverse et d'ambiguïté. L'Afrique ne semble pas laisser indifférent. Tant mieux. De nouveaux auteurs en ont profité pour se présenter, proposer de nouvelles voix, de nouvelles paroles. Qui ne vaudront pas par leur Afrique, mais par leurs mots, leur sens, leur ampleur ou leur simplicité, l'accord qu'elles feront résonner en chacun de nous.

## Malouine

J'aime le regard de Viviane Lièvre.

Jusqu'au delà de l'horizon.

J'aime le sourire, le grand sourire de Jean-Yves Loude, rencontré aux quatre vents de Saint-Malo. J'aime sa simplicité, sa franche poignée de main, dirait-on cap-verdienne. Pourtant, je ne connais pas le Cap-Vert. Mais je connais Cesaria Evora. J'aime sa voix. J'aime les mots de "Cap-Vert, notes atlantiques", les mots de Jean-Yves Loude. Ainsi, mettre des images sur la musique de la morna – que chante Cesaria Evora – et rencontrer, imaginer Carlos, graveur d'origine cap-verdienne émigré en France, à qui s'adresse l'ouvrage. J'aime les livres qui suivent un chemin de terre et de mer à découvrir. Saint-Malo n'a pas failli à ces élans, cette année.

A propos de *Cap-Vert, notes atlantiques*

*Jean-Yves Loude, Actes Sud, 1997, collection Babel, n°537*

« Parcourir les dix îles de l'archipel en dix semaines et récolter dix nouvelles : tel était le défi que nous lançait notre ami Carlos, Cap-Verdien émigré en France et graveur réputé en Europe. De son pays d'origine, Carlos ne connaissait que Santiago, sa terre natale. Une nuit, il nous confia dix gravures, jeu de cartes de sa géographie intime, projection d'un archipel imaginé. Il les dévoila une à une, puis nous demanda de voyager au Cap-Vert à sa place, pour lui rapporter une histoire de chaque île et ainsi l'aider à rassembler son identité morcelée. »

*Jean-Yves Loude,*

Une manière d'accoster en Afrique. Il y en a tant d'autres. Sens, essences, regards prêtés, regards rendus par Jean-Yves Loude à son ami Carlos. Le Cap-Vert est le pays le plus occidental du continent africain. Il ne fait d'ailleurs pas partie du continent : c'est un archipel disséminé au large du Sénégal. Jean-Yves Loude me disait tristement que son ami Carlos n'allait pas bien. Qu'en est-il aujourd'hui, des mois plus tard ? Cela donnait à ma lecture une profondeur et une intensité encore plus vives. J'ai laissé le livre, avec le désir de le reprendre de temps à autre, pour retrouver, à chaque nouvelle île abordée, la magie de la mer et des notes de musique. Encore longtemps.

Originaires de Lyon, J.-Y. Loude et V. Lièvre sont compagnons de route et de voyages. Le Pakistan, l'Afrique de l'Ouest, l'Afrique du Nord ont constitué de nombreuses étapes de leurs périples – qui les ont notamment menés au doctorat en ethnologie. Il écrit, elle photographie. Leurs passions et leurs rencontres les ont conduits à diverses activités : ateliers, rencontres, animations et création en banlieue, etc.

Pour mieux connaître Jean-Yves Loude et Viviane Lièvre, leur parcours, leurs publications :

<http://www.loude-lievre.org/pages/content.html>

Jean-Claude Bourlès

Le Manoir Jacques Cartier se situe quelque peu à l'écart de Saint-Malo, entre champs et, au loin, la vue sur l'océan... La bâtisse, à elle seule, vaut le détour.

Voici notre hôte du jour. Voici le chemin qui s'ouvre, juste là, devant nous... C'est que Jean-Claude Bourlès est un redoutable conteur, ceux qui ont lu sa trilogie – *Retour à Conques*, *Passants de Compostelle*, *Le grand chemin de Compostelle*, tous publiés chez Payot, collection Petite bibliothèque Payot : Voyageurs - le savent déjà... De plus, Madame Bourlès n'hésite jamais à intervenir quand elle estime la mémoire de son mari prise en défaut, ce qui rend le récit plus vivant encore !

A les entendre, à les en croire, tous les chemins y mèneraient, à Compostelle... Rome n'a plus qu'à bien se tenir !

C'est un cheminement spirituel – certes. Vers un lieu de pèlerinage – sans doute possible. Cela tient à la fois du voyage initiatique et de l'aventure intérieure. Il suffit d'ailleurs d'ouvrir le dernier ouvrage en date de J.-C. Bourlès pour ressentir pleinement cette dimension – *Pèlerin sans Eglise* (Desclée De Brouwer).

Mais il y a aussi – mais il y a surtout, chez les époux Bourlès – ce formidable plaisir de marcher. D'aller de par le monde « à hauteur d'homme ». ...plaisir encore accru du fait que notre voyageur ignore tout des maux de pieds... Il en conçoit d'ailleurs, confesse-t-il, une certaine gêne vis-à-vis de compagnons d'étape à la voûte plantaire moins résistante ! Imaginons-le un instant, feignant ingénument la douleur, juste pour « faire comme tout le monde »...

Si les récits de J.-C. Bourlès, on vient de le constater, fourmillent d'anecdotes, ils n'en recèlent pas moins une foule de renseignements historiques, artistiques et même... pratiques ! Ne sont-ils pas, son inséparable Dame Gisèle et lui, les fondateurs de l'association bretonne des Pèlerins de Compostelle ?

En conclusion de sa causerie, il nous parlera encore des liens profondément ancrés entre les Flamands et le pèlerinage jacquet... Et de nous laisser là, sur une autre sacrée perspective : l'ouverture, cet été - et bien sûr par ses pieds... euh, pardon, par ses soins - de plus de 200km de « chemins bretons », nouveaux points de départ du pèlerinage... Décidément, il est infatigable, cet homme-là...

Vivement *Etonnants Voyageurs 2003* pour entendre le récit de cette nouvelle escapade !

Marc Menu

---

Laurence est aussi partie sur les chemins de Saint-Jacques. Seule, au départ - quelques jours à peine d'ailleurs, on ne marche jamais seul très longtemps sur cette route. Puis elle a rencontré Tim, Irlandais bon teint, la cinquantaine, le sourire ravageur, et l'accent merveilleusement... irlandais. Leurs chemins se sont croisés et se sont donné des airs de voies ferrées - parallèles et indissociables. Du moins dans l'esprit. S'ils appréhendent les sentiers d'une manière différente, s'ils se séparent à la frontière espagnole, leurs pas les conduisent au même *Finisterre*. Le bout du bout du monde, en quelque sorte. Là où naît l'horizon sur la mer et où s'inventent d'autres destinations – et d'autres destinées ?

*Voilà*, encore une fois je suis partie !

Encore une fois, mais pas *une fois de plus* comme on le dit pour les regrets. Non ! Encore une fois comme une promesse, un enchantement.

Le voyage... y a-t-il une autre manière d'être vivant de tous ses sens ? Voyage physique : train, avion, bus, ou pieds, mais aussi voyage des sens par tous les moyens. Voyage du cœur et de l'esprit.

Tous les voyages, ceux du cœur, du corps aussi, nous font tels que nous sommes, ou plutôt grattent la couche des éducations corrompues et mettent à jour notre identité profonde.

*Voilà* : mot découlant d'une action ou d'une réflexion et marquant le début d'une nouvelle façon de vivre, de voyager.

Le mouvement.

Il fait souvent partie du voyage. Si ce n'est le mouvement du corps, c'est celui des idées, des pensées. Mouvement des pieds. Ahaaaa ! Les pieds ! Quand on voyage à pied, ils sont tout autant nos compagnons indispensables que nos pires ennemis.

Quand on avance, c'est grâce à eux, ils vous portent, vous transportent d'un endroit à un autre. Ils vous permettent de gravir les montagnes, de franchir les cols, de traverser les

plaines, de passer les ruisseaux, descendre dans les vallées pour longer un fleuve, emprunter un pont, quitter l'autre rive et traverser un bois.

Oui vraiment, ils sont magnifiques, les pieds ! Il faudrait toute notre vie rester suffisamment souple pour les embrasser !

Bien entendu, parfois – surtout si l'on est trop chargé – ils souffrent et nous le font sentir. Ils se battent contre un bourrelet de chaussette ou le contrefort d'une chaussure. Ils vous appellent à l'aide à ces moments-là. Ils ont besoin de nous mais si nous n'y répondons pas, c'est alors qu'ils deviennent des ennemis. Leur bataille contre le clan chaussette-chaussure devient notre combat contre les ampoules et autres brûlures. Il n'y a parfois que la trêve, le repos du combattant et la réflexion pour permettre aux ennemis de redevenir des amis.

Et le mouvement des pieds peut reprendre. Et avec lui, le bonheur de découvrir d'autres lieux, d'autres gens, d'autres idées...

Laurence Leleu



Cela n'avait vraiment pas bien commencé du tout. Après deux heures de route, trempé jusqu'aux os, je me suis demandé – peut-être la seule fois en un mois – pourquoi marcher ainsi sur cette terre ? Comme des milliers de gens depuis le haut moyen-âge, j'étais sur le Chemin de Saint-Jacques, l'antique, le mystérieux, le beau pèlerinage dont la route court des quatre coins de France, par delà les Pyrénées et traverse le nord de l'Espagne jusqu'à Compostelle.

[...]

Nous nous sommes rencontrés tout à fait par hasard. Quand on y réfléchit, c'est le hasard qui a dicté toutes les amitiés chaleureuses, les camaraderies brèves mais profondes que le chemin semble produire. C'est significatif, chacun a commencé seul : hommes et femmes, jeunes et vieux, Français, Espagnols, Belges, Canadien français – même un Australien joyeusement désorienté, le seul anglophone rencontré en quatre semaines.

Et maintenant, nous étions assis au bord du sentier. Plus de la moitié des Pyrénées était derrière nous. C'était le moment pour une halte, une boisson et un morceau à manger. Au loin retentissaient encore les sourds coups de feu des palombières – on tirait sur les palombes pendant leur migration vers l'Afrique Nord. Derrière nous, sur le versant opposé, s'est rassemblé un petit groupe de *pottocks*, ces robustes chevaux pyrénéens adaptés à la vie dans ce milieu beau mais astreignant.

[...]

Notre bref repas fini, nous étions assis en silence. La brise fraîche d'octobre ne nous troublait pas. Nous étions toujours assis là : de France et de Belgique, d'Irlande et du Québec, quatre étrangers qui en étaient devenus un seul, chacun en paix avec soi-même, et en paix aussi avec ceux qui étaient venus partager la magie du chemin. Nous savions maintenant que nous l'avions tous fait pour cela, pour cela et beaucoup plus encore...

Nous nous sommes retrouvés nous-mêmes sur le chemin de Saint-Jacques et vraiment, rien ne sera plus jamais comme avant.

Tim Macey  
Dublin

(Extraits traduits de l'anglais par Mme Leleu)

# Le coin des linguistes

---

## A propos du lapin

par Jean-Claude Wagner\*

Les noms du lapin posent, à travers le monde, quelques questions aux linguistes. Le premier point intéressant est l'aire de diffusion d'un mot commun, du Maghreb au nord de l'Europe. En effet, à travers cette aire, on relève une série de mots de même racine :

arabe maghrébin - *gnina*, espagnol - *conejo*, ancien français - *conil*, néerlandais - *konijn*.

Nous pouvons y relever au minimum la racine *gn*, et soit un *n* terminal (maghrébin et néerlandais), soit une mouillure (espagnol et français). Nous laisserons de côté les voyelles, qui diffèrent. Remarquons par ailleurs que notre racine est commune à 3 langues européennes et à l'arabe. Ces éléments posent un 1er problème. Avons nous affaire à une expansion linguistique de type "tomate", où un objet nouveau se répand avec son nom originel, ou à une dénomination commune issue d'un même substrat ? Certains disent que le lapin serait un animal autochtone à l'Espagne, inconnu ailleurs, et qui de là aurait colonisé une aire plus vaste, un peu comme les Européens l'ont introduit plus tard en Australie. Dans le cas où il aurait été connu dans toute l'aire citée, la racine proviendrait alors d'une ancienne communauté linguistique, ou bien des peuples de langues différentes auraient désigné l'animal au moyen d'une métaphore dont l'expression linguistique serait, elle, commune et ancienne. Dans ce cas, il faudrait admettre une certaine parenté entre les familles linguistiques sémitique et indo-européenne. La métaphore pourrait faire jouer l'idée d'aller, de marcher, dont la racine pourrait être *g n*, comme dans le néerlandais *gaan*. En effet, beaucoup de langues font jouer cette métaphore pour désigner des animaux domestiques ou remarquables. Les bêtes "vont", comme l'Europe mythologique ou comme le dit le mot Bosphore. Ainsi en russe, mouton se dit *baran*, qu'on peut apparenter au turco-mongol *baar* qui signifie "aller". La même métaphore est employée en yacoute pour désigner le tigre, *baar bir*, "l'être qui marche". Remarquons en passant la racine *br* ou *bn* commune d'un part au turco-mongol d'autre part à l'ancien français *ban* "assemblée" et au néerlandais *baan* "avenue". A propos du rapprochement *r/n*, on remarquera que ce sont 2 sons "tenus", instables, qui passent souvent de l'un à l'autre. Rappelons à ce propos l'ouvrage de Benveniste sur *n* et *r* dans la formation des noms en indo-européen. Si cette hypothèse "radicale" est admise, on pourrait ouvrir une perspective beaucoup plus vaste en faisant rentrer dans notre corpus le mot australien "kangourou". On pourrait le lire comme "le grand qui marche" (*k* signifie souvent "grand, puissant, à craindre"). Les spécialistes diront s'il appartient à une langue particulière ou s'il est commun à toute l'aire. Dans ce cas notre racine remonterait à l'homo sapiens puisqu'il colonisa cette partie du monde. Le processus métaphorique commun ne pose pas de problème pour qui a vu le lapin dans une de ses attitudes favorites, tête dressée, posé sur son séant, tel un petit kangourou.

Le second problème est celui de l'interruption de l'aire par le remplacement en français moderne de *conil* au profit de lapin. Le français moderne abandonne le vieux mot au profit de *lapin* qu'on peut rapprocher du mot *lièvre* (en latin *Iepus*, *leporis*). Pourtant, il avait également, et l'a encore, le mot *garenne* (notons notre racine-métaphore *gr*). Il est peu probable que les locuteurs aient confondu les 2 animaux. Les Romains et les Gallo-romains les connaissaient et élevaient des garennes. D'abord un premier point. La racine *lp*, *lf* dans les langues germaniques signifie courir plutôt que marcher. Tout chasseur sentira immédiatement la justesse de ce changement métaphorique. Le lièvre est par excellence celui qui court. On le chasse à courre dans "Guerre et paix" de Tolstoï, par exemple. Pas le lapin. Il est possible que *conil* ait été victime d'un tabou linguistique. Apparenté phonétiquement à *con*, il aurait été abandonné. Tous ceux qui ont vu l'autocollant sur les lunettes arrière des Volkswagen Golf "Rabbit", où les lapins sont en file, conviendront que des expressions comme "se reproduire comme des lapins", "c'est un chaud lapin" sont encore bien vivantes dans la culture française.

Ceci m'amène à aborder le 3ème problème : le processus linguistique universel qui consiste à évoquer l'homme à propos du lapin, et plus précisément l'idée de filiation. Elle est sans doute due à l'attitude évoquée plus haut. Les exemples qui alimentent la réflexion qui suit sont hétéroclites et attireront sans doute la critique : tirés d'une aire trop vaste, ils ne prouveront rien. Je me contenterai donc d'évoquer et je la livre telle quelle, un peu pour le plaisir. J'ajouterai cependant que le domaine de la métaphore est fort aléatoire et qu'y chercher une continuité est illusoire. Le mot yacoute pour *lapin* est *chorouoilouk*, provenant sans doute du russe *krolik*. (Si le mot vient de l'ouest, la thèse de l'origine espagnole de l'animal pourrait en être confortée). Peut-être le mot de départ est-il *koza*, la *chèvre*. Dans ce cas, le yacoute dit clairement "fils de la chèvre", ou "petite chèvre", *ouoil* signifiant "fils". La mythologie amérindienne possède un lapin (ou un lièvre ?) très célèbre : Nanabozo (ou Nanabush), c'est un "trickster" comme notre Renart. Merrit Rulhen a établi très fortement le groupe *v+na* comme racine amérindienne signifiant la filiation. Nanabozo pourrait-il se traduire par "fils de bozo" ? (En passant, ce groupe *v+n+v* fait penser aux mots chinois *anu*, *ana*, désignant la femme et l'homme). Faisant retour vers l'ouest, nous pourrions évoquer le mythe grec de Niobé, dont le grand nombre d'enfants a finalement fait le malheur. Retournant vers l'est, par l'Australie, nous touchons cette fois au sud extrême du continent américain (Paul Rivet parle d'un peuplement par des migrants australiens dans des temps reculés). Nous ne pouvons qu'être surpris par la coïncidence entre notre CON-il et le nom de la famille linguistique de cette région "con" ou "con". Lévi-Strauss et d'autres disent que souvent un peuple se désigne lui-même comme "le parlant". Dans ces langues, CON pourrait vouloir dire "homme". Ainsi notre mot se retrouve aux 2 bouts d'une aire commune sans doute très ancienne : Amérique du sud cantonnée par la forêt amazonienne et extrême ouest de l'Europe.

---

\* Voir les gazettes précédentes pour suivre le parcours de Jean-Claude, en Yakoutie, notamment...

### La langue allemande est relativement facile

La langue allemande est relativement facile.

La personne qui sait le latin et est habituée à faire des déclinaisons l'apprend sans grandes difficultés. C'est ce que les professeurs d'allemand disent lors de la première leçon. Ensuite on commence à étudier le der, des, den, dem, die et ils disent que tout est une suite logique. C'est donc facile : pour s'en rendre compte, on va regarder un cas d'un peu plus près :

En premier, vous achetez le livre d'allemand. C'est un livre magnifique fourré d'une toile, publié à Dortmund et qui raconte les us et coutumes des Hottentots (auf Deutsch : Hottentotten).

Le livre raconte que les kangourous (Beutelratten) sont capturés et placés dans des cages (Kotter), couvertes d'un tissu (Lattengitter) pour les abriter des intempéries. Ces cages s'appellent en allemand cages couvertes de tissu (Lattengitterkotter) et lorsqu'elles contiennent un kangourou, cela s'appelle Beutelrattenlattengitterkotter.

Un jour les Hottentots arrêtaient un assassin (Attentater), accusé d'avoir tué une mère (Mutter) hottentote (Hottentottenmutter), mère d'un fils bête et bégayeur (Stotterrottel). Cette mère se dit en allemand Hottentottenstotterrottelmutter et son assassin s'appelle Hottentottenstotterrottelmutterattentater.

La police capture l'assassin et le met provisoirement dans une cage à kangourou (Beutelrattenlattengitterkotter), mais le prisonnier s'échappe.

Tout de suite commencent les recherches et soudain vient un guerrier Hottentot en criant :

- J'ai capturé l'assassin (Attentater).
- Oui ? Lequel ? demande le chef.
- Le Beutelrattenlattengitterkotterattentater, répond le guerrier.
- Comment ? l'assassin qui est dans la cage à kangourous couverte d'une toile ? demande le chef des Hottentots.
- C'est – répond l'indigène – le Hottentottenstotterrottelmutterattentater (l'assassin de la mère hottentote de l'enfant bête et bégayeur).
- Mais bien sûr, répond le chef Hottentot – t'auras pu dire tout de suite que tu avais capturé le Hottentottenstotterrottelmutterbeutelrattenlattengitterkotterattentater.

Comme vous pouvez le constater, l'allemand est une langue facile. Il suffit de s'y intéresser.

---

(Petit texte hautement didactique trouvé sur internet avec la complicité toujours en éveil de Pierre Collinet)

# Ame et phrases

## L'âme de Ninn

Si je me retourne, je vois des chats, des ombres, des âmes. Je vois ton regard qui n'a pas de fin, dans le temps, dans l'espace. Ton regard dure comme le printemps, ton regard est fort et franc et fort comme la chaleur du soleil. Plus fort encore, il brûle la moindre fibre qui m'anime. Il brûle mes gestes, brûle ma saveur, brûle toute ma teneur, et je ne suis plus qu'une sorte d'âme, un mouvement immobile de larme. Mon regard s'est tu, mon regard c'est toi. Mon regard s'est ensablé dans le tien, ensorcelé, enflammé, rougi, mon regard s'est disloqué, s'est précisément désarticulé. Mon regard s'est envolé. Et le prisme du tien a détourné les valeurs de la terre et des hommes qui l'habitent. Le prisme de ton regard a transmué le monde en un sourire de feu. Pour brûler et brûler encore et consumer lentement l'émotion que je ne contrôle plus. Alors, fleuves soient mes essences, fleuves soient mes élans qui veulent t'emporter. Fleuves torrents rapides cascades et fleuves aux courants à la mer, fleuves soient mes désirs de te l'offrir – ce monde. Déjà tien par tes yeux, par ta simple présence, par le simple passage du vent, de la pluie et de l'aube. Par la simple allure d'un jeu et la présence éphémère des génies d'une lampe magique.

Si je me retourne, je suis ton regard qui part vers mes profondeurs d'homme immense. Si grand, si pur, si puissant, je les sens, comme tu me sens. Mais alors frêle, innocent, inconsistant, presque murmurant, presque ruisseau, presque simple goutte d'eau, presque néant, je me dois d'être fort et franc et fort comme la chaleur du soleil.

Si je me retourne, la chaleur du soleil de ton regard continue à brûler : elle brûlera toute la forêt, elle brûlera les glaces bleues au fond des gouffres et brûlera par milliers les larmes qui coulent enfin comme des fleuves. A l'intérieur, c'est un souffle sans maître, un essoufflement sans arme thoracique. A l'intérieur souffle un quarantième rugissant qui doit vaincre les îles, un souffle fort et franc et fort à briser des coques de navires. Sans résistance possible, l'air s'expatrie et hors d'haleine, si je me retourne, je sens que la larme s'emporte dans ce même mouvement aérien. Alors, je te regarde qui me regardes, et l'émotion peut enfin submerger l'essence folle des jeux d'eaux d'âmes. Et c'est cela, mourir d'amour.

Tristan Alleman

Il vaut mieux avoir peur  
une fois que citrouilles  
car une fois suffit  
pour y perdre les c.....

Citrouille ou Potiron  
qu'importe le prénom  
si ce sont après tout  
les pépins qui nous font...

De mâles autobus  
en féminines trames  
contrôle des billets,  
s'il vous plaît, messieurs, dames !

Il vaut mieux avoir tes  
Joveneau que Mélon  
car Mélon sont trop courts  
et mes jours sont trop longs

Les Frères Pils

La ballade du rossignol roulant, de Francis Scott Fitzgerald

*Pour manger des pêches au petit déjeuner, et surtout revoir ses parents en Alabama qu'elle n'a plus revus depuis leur mariage, Zelda et FSF embarquent à bord de leur Expenso modèle années 20, à moitié détraquée. 2000 kilomètres en quelques jours, et une belle aventure pleine de charme. Ici, la roue arrière vient de se détacher du véhicule, sous l'œil attentif des habitants du District de Columbia. Extrait...*

- L'a filé.  
- Quoi ? La roue ?  
- Oui, la roue. L'a filé.  
- Alors, ça ! Dans la rue ?  
- Dans la rue.  
- Alors, ça !  
- Moi, j'ai dit à Morgan : « T'as vu ça ? – C'est quoi, ça ? – C'est une roue. – Pas possible », il a dit. Et moi : « Parfaitement, parfaitement, c'est une roue ! »  
- Qu'a filé ?  
- Qu'a filé.  
- Alors, ça !  
- Violette, elle a entendu le tonnerre. On a couru à la fenêtre. La voiture, elle sautait dans la rue avec des étoiles par derrière, comme les cheveux d'une comète.  
- Et la femme, dedans, elle riait.  
- La femme, alors oui, elle riait.  
- Elle riait, pour ça oui, elle riait.

Quelqu'un s'est alors aperçu que j'étais là, légèrement à l'écart, ma roue sur l'épaule, et les voix se sont assourdies. On m'a demandé si la roue s'était détachée toute seule. J'ai répondu oui, aussi courtoisement que possible. Ils n'ont pas eu l'air de me croire. Peut-être pensaient-ils que j'avais tout fait pour qu'elle se détache. La discussion a duré un moment. J'ai offert des cigarettes. Ils ont craqué des allumettes. Ils ont regardé la voiture. Ils ont soupiré : « Ah ! Jésus... » L'un d'eux a poussé la sollicitude jusqu'à examiner le train avant et à essayer le klaxon.

- Le klaxon, il marche, a-t-il dit. C'est toujours ça.